

Olivier Adam
La renverse

roman

« Avant même
de prendre la fuite,
j'étais déjà ailleurs. »

Flammarion



La renverse

« Ce n'est qu'au moment d'entrer dans le bar-tabac que la nouvelle m'a vraiment heurté, qu'elle a commencé à filer le tissu du drap que je tendais depuis des années sur cette partie de ma vie. J'ai demandé deux paquets de cigarettes, salué les habitués du plat du jour. Au-dessus des tables, un téléviseur s'allumait sur une chaîne d'information en continu. À l'instant où j'y ai posé les yeux, le visage éminemment télégénique de Jean-François Laborde s'est figé sur l'écran. J'ai demandé qu'on augmente le volume. On annonçait son décès dans un accident de voiture. Suivait un rappel succinct de sa biographie. Fugacement, la pensée, absurde étant donné le temps accordé à l'information, qu'il n'avait pas été fait mention de ma mère m'a traversé l'esprit. »

Dans *La renverse*, Olivier Adam retrace l'itinéraire d'Antoine, dont la vie s'est jusqu'à présent écrite à l'ombre du scandale public qui a éclaboussé sa famille quand il était encore adolescent. Et ce faisant, il nous livre un grand roman sur l'impunité et l'humiliation, explorées au sein de la famille comme dans l'univers politique.

Né en 1974, Olivier Adam est l'auteur de nombreux livres dont Je vais bien, ne t'en fais pas (Le Dilettante, 2000) et, aux éditions de L'Olivier, Passer l'hiver (Goncourt de la nouvelle 2004), Falaises, À l'abri de rien (prix France Télévisions 2007 et prix Jean-Amila-Meckert 2008), Des vents contraires (Prix RTL/Lire 2009), et Le Cœur régulier. Il a publié aux éditions Flammarion Les Lisières (2012) et Peine perdue (2014).

La renverse

DU MÊME AUTEUR

Je vais bien ne t'en fais pas

Le Dilettante, 2000 ; Pocket, 2002.

À l'ouest

Éditions de l'Olivier, 2001 ; Pocket, 2001.

Poids léger

Éditions de l'Olivier, 2002 ; Points, 2004.

Passer l'hiver

Éditions de l'Olivier, 2004 (Bourse Goncourt de la nouvelle) ; Points, 2005.

Falaises

Éditions de l'Olivier, 2005 ; Points, 2006.

À l'abri de rien

Éditions de l'Olivier, 2007 ; Points, 2008 (Prix France Télévisions, Prix Populiste)

Des vents contraires

Éditions de l'Olivier, 2008 ; Points, 2009 (Prix RTL/Lire)

Kyoto Limited Express

avec Arnaud Auzouy, Points, 2010.

Le Cœur régulier

Éditions de l'Olivier, 2010 ; Points, 2011.

Les Lisières

Flammarion, 2012 ; J'ai lu, 2013.

Peine perdue

Flammarion, 2014 ; J'ai lu, 2015.

Olivier Adam

La renverse

roman

Flammarion

Avertissement au lecteur

Si ce texte a pour toile de fond des faits comparables à différentes affaires survenues ces dernières années, relatées et commentées par la presse, il s'agit néanmoins d'une fiction romanesque, dénuée de toute valeur ou vocation documentaire. Les personnages, leurs actes, leurs pensées, leur biographie, les lieux, les situations, tout y est le fruit de l'imagination, du fantasme, de l'invention.

© Olivier Adam et Flammarion, 2016.

ISBN : 978-2-0813-7595-6

Pour Karine

La renverse : période de durée variable séparant deux phases de marée (montante ou descendante) durant laquelle le courant devient nul. Syn. : l'étale

« Je voudrais traduire cette impression
que beaucoup d'autres ont ressentie
avant moi : tout défilait en transpa-
rence et je ne pouvais pas encore vivre
ma vie. »

PATRICK MODIANO

J'ai pris le sentier longeant les falaises. Quelques fleurs de bruyère résistaient encore, parmi les premiers ajoncs et les restes de fougères brûlées par le froid. Je suis resté un moment là-haut, le temps de griller les cigarettes qui me faisaient office de petit déjeuner, de m'emplir les poumons de goudron et d'iode congelé. Tout était parfaitement figé dans la lumière acidulée du matin. Au loin, un kayak glissait sur les eaux tout à fait lisses, d'un bleu tendre de givre, semées d'îlots où somnolaient des cormorans frigorifiés, luisants et noirs, comme recouverts de pétrole. J'ai regardé l'heure. Jacques était pointilleux sur la question. J'avais beau lui répéter qu'à cette période de l'année il n'était pas rare que personne ne passe le seuil de la librairie de la journée, il n'en démordait pas. On ne savait jamais. Il y avait toujours un petit vieux pour se pointer dès l'ouverture, et il connaissait ce genre d'énergumène, l'œil rivé à la montre et toujours prompt à se plaindre du temps perdu, bien qu'en disposant par camions-bennes. J'ai regagné la voiture, mis le contact et poussé le

chauffage à fond. La soufflerie couvrait en partie le son de la radio, rendait presque inaudible le murmure des nouvelles du jour. La route longeait des champs s'échouant dans les flots immobiles, des parcelles brunes et vertes s'interrompant à l'équerre. Puis, quelques maisons s'égrenaient avant de se serrer les unes contre les autres autour d'une église et de quelques commerces, en une place où convergeaient trois rues en étoile. La première menait, d'un côté, à une plage en croissant où se retrouvaient les habitués et, en saison, les occupants des villas de famille. De l'autre, elle s'enfonçait parmi des prés jonchés de chevaux et de fermes rénovées en habitations secondaires. Si l'on poussait quelques kilomètres encore sur la deuxième, où je roulais, laissant dans son dos la guirlande de falaises, d'anses et de criques qui composaient la côte sauvage jusqu'aux confins de la baie, on aboutissait à la ville elle-même, close dans l'abri de ses remparts. R. en constituait un appendice purement balnéaire, en lisière d'un havre dont la mer se retirait tout à fait à marée basse, laissant reposer à fond de cale des dizaines de petits voiliers protégés des coups de vent et des tempêtes. C'est là que se tenait la librairie que Jacques avait fondée vingt ans plus tôt. Il m'y avait d'abord embauché à mi-temps, pour le soulager de la charge de travail que multipliaient brutalement les mois d'été. Puis à temps complet, quand des ennuis de santé l'avaient peu à peu contraint à lever le pied. Les choses s'étaient faites ainsi, naturellement, pour ainsi dire. Nous nous étions rencontrés sur la plage, où j'avais coutume de

LA RENVERSE

m'installer à mes heures perdues, armé de romans dont les choix avaient fini par l'intriguer. Après quelques semaines d'observation, il avait fini par engager la conversation, au sujet de Luc Dietrich si je me souviens bien, et de son *Bonheur des tristes*. Au fil des mois, nous avons pris l'habitude de nous retrouver régulièrement pour bavarder. Jusqu'à ce qu'il me propose de lui donner un coup de main à la librairie, si j'étais libre. Je l'étais plus que quiconque. J'ai commencé deux jours plus tard. Il n'y avait pas tant à faire, mais il me convenait parfaitement d'user mes journées au milieu des livres et à ses côtés. Et à lui de ne pas les passer seul, dans l'hypothétique attente de clients que la saison basse raréfiait. Il avait l'âge d'être mon père. Je n'avais plus vraiment de famille. Je suppose qu'on peut dire qu'il m'a pris sous son aile, sur la seule foi de mes lectures. Et qu'elles lui ont suffi à se faire une idée de qui j'étais et de ce dont j'avais besoin.

Je me suis garé près du bar. Trois types y sirotaient leurs cafés les yeux dans le vague. À la radio, un journaliste a annoncé la mort de Jean-François Laborde au moment précis où le moteur s'est éteint, emportant avec lui le bourdon de la soufflerie. Le nom a résonné dans le silence soudain. Étrangement, il ne m'a pas percuté immédiatement. N'a pas ouvert, à l'instant même où je l'entendais, cette brèche dans ma mémoire, cette fissure d'où allaient ressurgir tant de choses enterrées. Non. Il ne m'a dans un premier temps qu'à peine effleuré, comme

s'il ne s'agissait que d'une sonorité vaguement familière mais lointaine, un peu trouble, un peu floue. N'affectant en rien les gestes que j'ai exécutés alors, tout à fait quotidiens et habituels. Tourner la clé et ouvrir la porte de la librairie, allumer les lumières, la caisse et la machine à café. Suspendre ma veste et mon écharpe à la patère accrochée à la porte de la réserve. Consulter le répondeur où ne m'attendait aucun message. Trier le courrier. Avec le recul, je pense avoir dans un premier temps érigé un mur opaque entre ce que je venais d'entendre et ma conscience. Une barrière que je souhaitais étanche, et qui me séparait d'un monde, de lieux, de gens et d'événements dont je ne voulais plus rien savoir, que j'avais fuis et enfouis au plus profond.

La matinée a passé sans événement particulier, je l'ai épuisée à lire le dernier Richard Ford dont nous avons reçu les épreuves la veille, à écouter un chanteur barbu gratter sa guitare en débitant ses trucs désespérés d'une voix rongée par l'alcool et le tabac. Deux ou trois clients sont entrés et m'ont tous réclamé le même livre, d'où j'ai conclu que son auteur avait dû faire impression la veille dans une émission quelconque. Puis je suis passé à la boulangerie m'acheter un sandwich. Comme tous les jours ou presque, pourvu qu'il ne pleuve pas, je l'ai mangé le cul planté dans le sable, guettant sur les eaux calmes la multitude de voiliers minuscules sur quoi les écoliers du coin apprenaient les rudiments de la plaisance, sous le regard de Chloé, leur monitrice, qu'on pouvait alors considérer comme ma petite

LA RENVERSE

amie. La mer avait rempli le havre, qui d'où j'étais se présentait comme un lac, la presque île s'avancant en quinconce des falaises, et par effet d'optique en fermant l'embouchure. À l'autre extrémité de la plage, les pattes dans les sables vaseux, des oies bernaches grelottaient autant que moi et finissaient par se demander si oui ou non cette coutume de descendre du Grand Nord pour se réchauffer en Bretagne en hiver était bel et bien pertinente. Moi aussi, parfois, il m'arrivait de me demander ce que je faisais là, dans cette ville, parmi ces paysages, et quelle vie je pouvais bien y mener.

Ce n'est qu'au moment d'entrer dans le bar-tabac que la nouvelle m'a vraiment heurté, qu'elle a commencé à filer le tissu du drap que je tendais depuis des années sur cette partie de ma vie. J'ai demandé deux paquets de cigarettes, salué les habitués du plat du jour, pour la plupart des commerçants du bourg. La fleuriste, le coiffeur, le vendeur de jouets de plage et de souvenirs, les serveuses de la boulangerie. Nous nous connaissions sans nous connaître. Ils vivaient tous ici comme lestés par une ancre, fermement enracinés dans les lieux et leur propre vie, quand je ne voguais qu'en surface, dérivais en demi-teinte. Au-dessus des tables, un téléviseur s'allumait sur une chaîne d'information en continu. À l'instant où j'y ai posé les yeux, le visage éminemment télégénique, dont rien ne trahissait l'âge véritable sinon le grisonnement des cheveux, la mâchoire carrée et le sourire

LA RENVERSE

charmeur au-dessus de la chemise blanche impeccable de Jean-François Laborde se sont figés sur l'écran. J'ai demandé qu'on augmente le volume. On annonçait son décès dans un accident de voiture. Suivait un rappel succinct de sa biographie. Homme politique affilié au principal parti de droite du pays. Ancien ministre délégué. Il était resté jusqu'à sa mort le maire de M., occupait une place de choix dans l'organigramme de son mouvement et avait annoncé se présenter aux prochaines élections sénatoriales, en vue de reconquérir un siège qu'il avait perdu huit ans plus tôt. Le journaliste est passé au titre suivant. J'ai signifié au patron qu'il pouvait baisser le son. J'étais un peu hagard : une partie de mon cerveau concevait que cette information me concernait, mais ne parvenait pas à comprendre en quoi. Fugacement, la pensée, absurde étant donné le temps accordé à l'information, qu'il n'avait pas été fait mention de ma mère m'a traversé l'esprit. Quant à savoir si ce constat était pour moi un motif de soulagement ou de colère, je n'ai pas su décider. J'ai payé mes cigarettes et je suis sorti. Dans la salle, quelques mots s'échangeaient au sujet de Laborde. Ah oui, je me souviens de lui, c'était quoi déjà, cette affaire ? J'ai pressé le pas. Je connaissais trop bien la réponse et n'avais aucune envie de l'entendre.

Le vent s'était levé et faisait vibrer l'air alentour. Même fermés, les volets claquaient dans un bruit mat, les poteaux électriques cliquetaient et le bruit de la mer engloutissait le reste : les aboiements épars, la rumeur des voitures rares sur la route côtière, les cris des goélands affolés. Le hameau était quasi désert. Par la fenêtre de ma chambre, je ne voyais des autres maisons que les murs opaques et les fenêtres éteintes, sous le ciel anthracite où filaient, rapides, de grands lambeaux noirs. Je vivais là depuis quatre ans maintenant. Dans l'annexe transformée en trois pièces d'un corps de ferme qu'on avait requalifié en logements. L'ensemble s'articulait autour d'une cour gravillonnée de blond. Aux alentours se dressaient d'anciennes maisons de pêcheurs. Puis la route plongeait vers le camping qu'on avait bâti sur la lande, une dune le prolongeait qui surplombait la longue plage, ruban parfait de sable doré, et tout s'achevait en parking de terre battue au bout de l'isthme qui menait à la presqu'île. On s'étonnait parfois que je vive là, seul, à mon âge. Moi-même, il m'arrivait de

ne pas savoir. Aimais-je vraiment ce retrait ? Cette solitude. Et le bruit permanent de la mer. La compagnie des oiseaux. La dune et les oyats vibrant dans l'air frais du matin. Était-ce une vie ? C'était la mienne en tout cas. Pas celle que j'avais imaginée à seize ou dix-sept ans, alors que je vivais à M., dernière manifestation de la banlieue à cinquante kilomètres de Paris, avant que la campagne normande prenne le dessus et s'étende jusqu'à la mer, ne butant qu'à peine sur la ville de Rouen. Avant que tout éclate, que tout s'ouvre sous mes pieds et s'effondre.

Chloé dormait paisiblement. Sous les draps, son corps salé formait une série d'angles incompréhensibles. Je ne crois pas qu'elle m'ait trouvé particulièrement absent ce soir-là. Je l'étais toujours. Elle en riait le plus souvent. Parfois s'en agaçait. On ne pouvait rien bâtir avec moi, rien projeter. Vivre à mes côtés, c'était plonger sa main dans l'eau et la regarder filer entre les doigts. D'ailleurs, nous ne vivions pas ensemble. Elle louait un appartement dans la vieille ville et me rejoignait régulièrement au hameau. Rarement l'inverse. Le plus souvent nous nous retrouvions sur la plage, ou au détour des sentiers. Partagions un repas sur la terrasse de La Perle noire, dont les tables étaient pratiquement plantées dans le sable. Puis je l'entraînais chez moi. Nous lisions côte à côte, fermions les yeux en tirant sur nos joints, bercés par la musique. Baisions dans la nuit saturée de vent, gonflée de ressac. Nous parlions peu, en définitive. J'aimais bien sa présence. Elle s'accommodait de mon absence. Même si, vouant déjà ses jours

aux grandes étendues, à la conversation muette des vagues et du ciel électrique, elle n'aurait pas craché sur un peu plus de consistance de ma part. Des voiliers qu'elle pilotait au sommeil où elle m'accompagnait, il n'y avait au bout du compte qu'une différence infime. Un jour tu disparaîtras, prédisait-elle. Un jour je me retournerai et tu ne seras plus là, tu n'auras pas gravé d'empreinte. Et je me demanderai si tu as vraiment existé.

Je suis descendu dans la cuisine. Me suis servi un whisky. Et j'ai allumé l'ordinateur. Sur la toile s'affichaient en nuée des dizaines de reprises de la même annonce, à peine remodelée sur certains sites. Il s'agissait d'une dépêche émanant de l'Agence France Presse. Jean-François Laborde était mort la nuit précédente, sur une nationale où il roulait trop vite, à moins qu'il se soit endormi au volant, les circonstances n'étaient pas clairement établies. En tout cas, il avait eu un accident grave qui n'avait pas causé d'autres victimes. Il était seul au volant et s'était éteint dans l'ambulance qui tentait de le mener à l'hôpital le plus proche. L'article mentionnait son âge, son parcours universitaire et déroulait sa carrière politique. Maire, puis sénateur (plus jeune membre de l'Assemblée lors de son premier mandat, il avait cependant échoué à en abaisser sensiblement la moyenne d'âge), proche conseiller d'un ancien ministre de premier plan dont il avait contrôlé la communication quand celui-ci s'était mis en tête, et en vain, de briguer l'investiture de son parti à l'élection présidentielle, ministre délégué furtif dans le

premier gouvernement du président finalement élu, fonction dont il avait dû démissionner à la suite d'accusations graves, une obscure affaire de mœurs, qui l'avait poussé en justice et s'était soldée par un non-lieu. Présenté ainsi, l'ensemble demeurait nébuleux. Ma mère n'était pas citée nommément, mais apparaissait au détour d'une phrase sous son titre d'adjointe. Il était précisé qu'elle avait, elle aussi, été mise en examen dans le cadre du scandale. Quant aux plaignantes, Celia B., Lydie S., je n'en trouvais nulle trace. Il fallait cliquer sur des liens que *Le Monde* proposait en complément pour voir apparaître leurs noms, au cœur d'articles anciens, où il était question de l'instruction, des progrès de l'enquête et, plus en amont, de l'affaire elle-même, de sa révélation à sa conclusion.

J'ai éteint l'ordinateur, saisi la bouteille de whisky et enfilé ma veste. Dans mon dos, la porte s'est refermée en un claquement amorti et je me suis enfoncé dans la nuit. Je ne saurais dire, de l'alcool ou du vent qui me frappait par paquets, ce qui me saoulait le plus. Passé la dune, sous les ombres endormies des mobile-homes déserts, la mer se débattait et s'épuisait dans une rage inutile. Elle finirait par se retirer. Au large, l'île se découpait comme un sein sur la toile cirée du ciel. Je me suis laissé tomber dans le sable humide. Comme attendant que la marée monte. Et emporte avec elle le visage de Laborde. Et celui de ma mère. J'ai fermé les yeux. À cet instant, j'aurais tout donné pour voir se dessiner sous mes pupilles les traits de mon frère. Sa silhouette d'alevin et ses

LA RENVERSE

cheveux si clairs qu'au soleil ils devenaient blancs, la finesse de son visage étroit et pâle. Dont je peinais à me souvenir. Qu'il m'était impossible de me figurer, dix ans après l'avoir vu pour la dernière fois, et alors qu'il n'était qu'un adolescent. Était-il toujours là-bas, dans ces rues couvertes de neige, ces contrées glacées qui se cognaient à l'autre rive de l'océan ? Quelle vie y menait-il ? Je n'avais plus eu de ses nouvelles depuis plusieurs mois maintenant. Et Laetitia ? Qu'était-elle devenue ? Elle était sortie de ma vie sans même que je m'en aperçoive. Comme le prédisait Chloé à mon propos, un jour je m'étais retourné et elle n'était plus là, elle m'avait laissé seul, égaré dans un paysage de ruines où je n'avais aucun refuge. J'ai bu une autre gorgée. On enterrerait Jean-François Laborde à M. dans trois jours. Il y aurait une cérémonie. On attendait de nombreuses personnalités politiques. Un instant, l'idée que Laetitia puisse s'y rendre m'a traversé l'esprit. C'était absurde, mais enfin : c'était sa fille, après tout. Et si ce genre de considération ne signifiait plus rien pour moi depuis longtemps, il en allait autrement pour la plupart des gens. Pour nombre d'entre eux, aucun motif sérieux ne pouvait s'opposer, en dernier ressort, au fameux : mais c'est ta mère, tout de même. C'est ton père, ton frère, ta sœur... Qu'entendait-on par là, je ne voulais pas le savoir. Je me suis levé et j'ai regagné la maison. J'aurais voulu que le vent me lave de toute cette merde. Et fasse de moi une surface neuve, une enveloppe tout à fait vide.

M. était une ville banale, jouxtant d'autres villes semblables, avant de s'échouer dans les champs et les forêts. Litanie de façades crépies, de pierres meulières et de jardins clos, balançoires et jouets d'extérieur en plastique coloré, barbecues et garages attenants, enfilades de rues calmes convergeant vers un centre-ville assoupi. Composition classique de pavillons dépareillés et de lotissements reproduisant à l'infini les mêmes maisons mitoyennes oscillant entre le beige et le rose, ceinturée par les zones d'activités et les grandes surfaces attenantes, bordée d'ensembles HLM clos sur eux-mêmes, comme séparés du reste de la ville, reléguant leurs habitants aux confins de ce qui déjà n'existait qu'en tant qu'orée, à la périphérie d'une périphérie. Nous étions quarante mille ou un peu plus à vivre là, à quelques kilomètres d'une campagne verdoyante et pluvieuse, pourtant insoupçonnable, à moins d'une heure d'une capitale qui me semblait alors inaccessible, abstraite, beaucoup plus lointaine qu'elle ne l'était en réalité. La ville entière

N° d'édition : L.01ELJN000722.N001
Dépôt légal : janvier 2016